

vers le col de Muncas, une attaque ré-  
poncée par un ou deux bataillons aux  
ordres du général dou Castor de Andechaga.

28 avril. — L'attaque est reprise à une  
heure et demie, sur le même point. Quatre  
bataillons tiennent tête à des forces énormes.  
Don Castor est tué au moment où, se  
portant en arrière, il faisait faire des distribu-  
tions de carouches à ses hommes.

La proclamation du Roi flétrit éloquent-  
ment l'infâme artifice des officiers républi-  
cains arrivant jusqu'aux ouvrages carlistes  
sans tirer et en poussant les cris de : Vive  
le Roi ! comme s'ils venaient se rendre.  
Tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en Eu-  
rope s'éleva avec indignation contre de  
tels procédés capables de déshonorer la  
guerre.

Vers cinq heures du soir, la canonnade  
commença sur Somorostro et dura jusqu'à  
sept heures et demie. Les républicains  
lançèrent, avec des pièces de 16 centimètres,  
environ 1,500 obus.

29 avril. — Les carlistes sont obligés  
de se reporter de Sopuerta sur Sodupe, à la  
gauche des lignes. Somorostro, canonné de  
quatre heures et demie du soir à la nuit,  
reçoit plus de 3,800 obus.

30 avril. — Dès le matin, la gauche de  
Somorostro est la journée attaquée. La  
lutte dure toute la journée. Plusieurs fois  
les carlistes sortent à la baïonnette. Vers  
deux heures, ils prennent ainsi des mulets  
et des caissons de munitions à l'ennemi, qui  
finalement est repoussé.

La victoire était encore à nous, quand  
à onze heures du soir une masse de quatorze  
mille hommes, dit-on, se jette à l'impro-  
viste sur la position dite l'Alto sur las  
Cortos, qui n'est défendue que par quelques  
compagnies détachées. La troupe est faite.  
Si la colonne républicaine eût marché droit  
sans arrêter, l'armée carliste en quelques  
heures pouvait être coupée, enfermée entre  
la mer et la rivière. Mais les seranistes  
avaient été trop maltraités les jours pré-  
cédents pour être hardis ; maîtres du terrain,  
ils n'osaient en profiter.

1<sup>er</sup> mai. — A une heure du matin, la  
nouvelle fut connue que les républicains  
avaient trouvé une fissure pour passer.  
L'état-major prit ses mesures avec un tel  
calme et une telle précision qu'à deux heures  
tout le monde avait ses ordres et savait où  
il devait aller. Ni un caisson, ni un canon,  
ni une voiture de vivres, ni un homme, ni  
une bête de selle ou de trait, ne furent lais-  
sés en route. Les mortiers du siège furent  
levés, et la marche s'opéra musique en tête  
pour occuper les positions de Castrejuna,  
Banderas et San Domingo, à 15 kilomètres  
en arrière. A huit heures du matin tout le  
monde y était rendu, à sa place et à son  
rang. Les soldats, superbement entraînés, chan-  
taient et criaient : « Vive le Roi quand  
même ! » Ils étaient moins inquiets que les  
républicains osant à peine s'aventurer sur  
la route de Bilbao et ne poussant ce jour-là  
que jusqu'à San Salvador. Ce ne fut qu'à  
sept heures du soir qu'ils eurent l'idée  
d'accélérer ou de surveiller la retraite des  
carlistes : ils envoyèrent quatre bataillons et  
des canons occuper les hauteurs en face de  
Castrejuna.

Le Roi m'a fait l'honneur de me dire  
que, grâce à la valeur de ses troupes, il  
aurait pu tenir dans ces positions, encore  
que désavantageuses, mais pendant quelques  
jours seulement, et au prix des plus grandes  
pertes. La levée du siège fut résolue. Les  
bataillons carlistes défilèrent en bel ordre ;  
ceux de Navarre, de Guipuzcoa et d'Alava se  
dirigèrent sur A-ana ; ceux de Castille sur  
Llodio. Deux ponts de bateaux sur la rivière  
suffirent au passage de toute cette armée.

Voilà la suite des événements militaires ;  
mais ce qui est inimaginable, c'est de voir  
ces hommes : bien nourris, pleins de vigueur  
morale et physique. Ils sont bien loin d'être  
entamés ! Quand je suis arrivé hier soir à  
Durango, je ne pouvais croire que les nou-  
velles étaient vraies.

Il me semblait qu'il y eût dû y avoir  
des trainards, des fuyards, du désordre.  
Rien : des soldats très joyeux dans les rues,  
bout de l'an.

— C'est déjà fait ! déclara le curé.

— Par qui donc ?

— Par monsieur Labarthe.

Cette attention, si peu prévue, toucha  
la veuve.

— Est-ce pour demain matin ? de-  
manda-t-elle.

— Non, répondit le prêtre, pour après-  
demain, anniversaire de l'inhumation.

C'est ici l'usage.

Il ajouta quelques bonnes et encourage-  
antes paroles, à l'adresse de l'enfant,  
puis de la mère.

— Allez en paix, conclut-il, et sous  
la bénédiction de Dieu ! Comptez sur  
lui... Vous êtes une vraie chrétienne !

Elle se retira, satisfaite de ce retard  
d'un jour qui lui permettrait de rame-  
ner Jeannette.

Cette soirée de mars rappelait celle de  
l'an dernier. Aussi froide, aussi brume-  
use, aussi lugubre. De grandes nuées  
noires couraient dans le ciel enflammé,  
vers l'occident. Ça et là des flaques  
d'eau qui, frappées obliquement par  
ces rouges reflets, paraissaient sanglan-  
tes. Il passait comme des gémissements  
dans les arbres courbés par la bise.

La porte du cimetière était ouverte ;  
le fossoyeur y creusait une tombe.

Madeleine alla tout droit vers celle de  
Jean.

Un soin pieux s'y remarquait. Pas  
de mauvaises herbes, quelques arbustes  
toujours verts. Sur la croix, et toute  
fraîche encore, une couronne d'immor-  
telles.

— C'est bien ! dit à demi-voix la veuve,  
Jeannette sera édit amenée ici par  
Mme Labarthe.

des sons de tambours et de flûtes dans tous  
les recoins de la petite ville pittoresque. Le  
matin, un bataillon arrivait sur la place : les  
hommes marchaient bien, les fusils avaient  
été astiqués. Les gens du métier apprécieraient  
ce symptôme. Le meilleur de tout dans  
l'hygiène de la guerre. Ils ont une foi, celle  
de leurs pères ; une force, leur volonté ; ils  
ont leur Roi à leur tête ; ils sentent que Dieu  
ne peut leur manquer, et, croyants invincibles,  
ils sont patients.

En France il faut des triomphes rapides,  
sans garantie de durée. Ici, pour relever la  
grande œuvre séculaire de la Monarchie  
catholique, on ne marchande ni les jours  
ni les mois.

Je n'ai pu aujourd'hui que vous indi-  
quer une situation qui certainement doit  
être mal connue en France : à un autre jour  
des détails, qui vous peindront mieux le  
caractère original et puissant du spectacle  
que j'ai sous les yeux.

Durango, 6 mai 1874.

La situation nouvelle créée par les der-  
niers événements militaires tarde encore à  
se dessiner. Les républicains, dont on vous  
chante sans doute la victoire, ne savent com-  
ment s'y prendre pour s'installer à Bilbao  
et y entretenir leur armée. Il ne serait pas  
impossible qu'ils fussent obligés de l'évacuer.  
Ce serait un piètre résultat de tant d'efforts  
et d'une campagne de trois mois où l'on  
estime qu'ils n'ont pas perdu moins de  
15,000 hommes.

Les carlistes sont aujourd'hui ce qu'ils  
étaient hier ; je me trompe, ils ont donné  
la preuve d'une grande et vraie organisation  
d'armée, d'une solidité au feu incroyable.

L'esprit des soldats est tel qu'hier et  
aujourd'hui deux démonstrations républi-  
caines ont eu lieu devant les positions de  
Sornosa, où est le quartier du capitaine gé-  
néral Joachim Elio.

C'est vers cinq heures du soir que dix  
mille ennemis ont déployé leurs premières  
lignes de tirailleurs et amené leurs batteries  
montées. Les bataillons de Navarre, qu'on  
assemblait pour les mettre en ligne à l'en-  
contre, dusaient des fandangoes et chan-  
taient en attendant l'ordre de marcher. Le  
soir, quand les républicains se furent re-  
pliés sans attaquer, ces bataillons rentrèrent  
à Durango ; ils avaient l'air de sortir du  
gîte et de n'avoir pas fait l'étape. Ce sont  
les premiers fantassins et les plus intrépides  
marcheurs.

Leur excitation guerrière est telle qu'ils  
sont arrivés au renoncement le plus absolu.  
Ils ne pensent ni au danger, ni à la fatigue,  
leur seule pensée est de l'emporter. Le Roi,  
me parlant en termes nobles et émus de  
leur dévouement, daignait me raconter que,  
pendant les pluies du commencement du  
printemps, un Navarrais, dans une tranchée  
cavalière par l'eau, en ayant jusque sous les  
bras, oubliait sa propre misère pour s'écrier  
avec joie : « Comme ces... de républicains  
doivent être mouillés ! »

Le brave homme ne songeait qu'à la  
souffrance de son ennemi.

Je dois vous dire aussi, parce que le  
Roi me l'a fait observer avec un sentiment  
d'orgueil national très beau et très touchant,  
que les soldats républicains se sont très bien  
battus. Ils ont été de vrais Espagnols !  
me disait l'auguste Prince que la Providence  
appelle à régénérer ce pays. A part l'odieuse  
stratagème employé pour enlever les seules  
positions que l'on ait pu arracher aux car-  
listes de vive force, tout a été dans ce  
grand drame héroïque et digne d'admira-  
tion.

On ne doit, on ne peut rien y compren-  
dre en France. Il faut aller voir ces pays et  
ces hommes, dont on ne peut chez nous nous  
offrir l'idée. Seulement je ne puis aller y  
venir qu'à ceux qui veulent renoncer à leurs  
aises. Le Nord de l'Espagne est un vaste  
camp fortifié par la nature et où de rudes  
et après vertus grandissent dans le péril et  
dans le sacrifice. Je ne plains pas les peu-  
ples à qui Dieu accorde de telles épreuves ;  
ils n'en peuvent sortir que meilleurs et plus  
forts. — ADRIEN MAGGIOLIO.

— Souvent ! répondit le fossoyeur  
qui l'avait suivie à son insu, et l'entretien  
de la tombe m'est payé par elle. Mais  
quant à la couronne, il faut en savoir  
gré à Mlle Delphine. C'est elle qui l'a  
ce matin apportée.

— Ah ! murmura Madeleine, elle n'ou-  
blie pas le père de Justin !

Le fossoyeur, ayant reçu quelque ar-  
gent, fut congédié du geste.

Déjà Petit-Pierre s'était agenouillé.

La veuve, à son tour, se mit en prières.

Puis, les yeux fixés sur la terre où dor-  
mait le juste méconnu :

— Jean, dit-elle, mon pauvre Jean,  
il ne faut pas m'en vouloir si depuis une  
année tu n'as pas reçu de ma main  
quelque fleur. Celle que j'avais semée  
là, celle que j'y veux, c'est ta réhabili-  
tation complète, éclatante. Elle germe  
lentement... mais elle va surgir  
enfin et s'épanouir sur ta tombe !...  
L'heure approche, n'est-ce pas ? Je le  
sens, je le vois ! Patience ! Aide-moi,  
Jean. Sois avec moi ! quelque chose me  
le dit là, nous touchons au but... et  
bientôt j'aurai tenu mon serment ! Ah !  
Dieu le sait... et tu dois aussi le savoir,  
mon pauvre Jean, ta Madeleine s'y est  
consacrée tout entière.

Longtemps encore elle lui parla ainsi,  
racontant ce qu'elle avait fait, ce qu'elle  
espérait, évoquant la chère âme, et, par  
le souvenir, par la pensée, communi-  
quant avec elle.

La voix du fossoyeur réveilla tout à  
coup Madeleine.

— N'entendez-vous donc pas gronder  
le tonnerre ? disait-il. On n'y voit plus  
gentille... et voici l'orage !

Elle prit la main de Petit-Pierre, et

## Roubaix-Tourcoing ET LE NORD DE LA FRANCE

Nous reproduisons, à titre de rensei-  
gnement, l'article suivant que nous  
trouvons dans l'Observateur d'Avènes :

« Nous avons annoncé, il y a huit jours,  
la constitution prochaine d'une société, au  
capital de plusieurs millions, pour l'établisse-  
ment à Fourmies, d'un peignage anglais  
comme ceux de Croix et de Reims que  
dirige M. Holden, lequel entretrait pour  
une forte part dans l'affaire.

« Nous apprenons, d'un autre côté, que  
M. Plett, chef d'une grande maison anglaise,  
bien connue par l'industrie lainière pour la  
construction de ses machines, vient de met-  
tre à l'essai, chez M. Boususs, fileur à  
Wignehies, une peigneuse d'un nouveau  
modèle pour l'exploitation de laquelle on  
voudrait également constituer une grande  
société dans notre pays.

« Ajoutons, pour terminer, que la maison  
Schlumberger livre depuis quelque temps  
une nouvelle machine peigneuse dont les  
industriels de notre contrée disent le plus  
grand bien au double point de vue du tra-  
vail et de la production.

« La question du peignage, comme on le  
voit, prend de grandes proportions dans  
notre centre industriel et nos filatures, dans  
un temps très rapproché, ne seront plus  
tributaires des peignages de Reims et de  
Roubaix. »

Un journal de Cambrai, annonçait  
hier, comme on l'a vu, que S. Em. le  
cardinal-archevêque est attendu aujourd'hui  
à Cambrai. Nous apprenons aujour-  
d'hui que Mgr Régnier, arrivé à  
Paris samedi, ne sera de retour que  
mercredi soir, veille de l'Ascension.

La plus grande inquiétude, écrit le  
Charbon, règne parmi les charbonnages  
du Pas-de-Calais, qui ne peuvent arriver  
à une entente commune pour la fixation  
définitive des cours. Les nouvelles qui  
arrivent de tous côtés sont de fait des  
plus inquiétantes pour les mines, et nous  
arriverons bientôt au chômage sans  
avoir rien fait. — Il paraît que les An-  
glais, profitant du bas cours des frets,  
se disposent à inonder les ports du  
Ritiral de leurs produits, et l'on cite déjà  
plusieurs navires partis de Newcastle  
et de Blyth sans destination. — Il n'en  
fallait pas tant, après les dernières ad-  
judications qui ont encore accentué la  
baisse. Aujourd'hui, les industriels qui  
n'ont pas encore traité se montrent plus  
difficiles encore, et ils n'ont pas tort, à  
notre avis, de se montrer tels. Partout  
l'extraction de notre bassin est des plus  
minimes, et cependant elle est encore  
plus considérable que la demande.

Courrières, Liévin, Bruay, etc., etc.,  
voient leurs stocks grossir.

Pendant longtemps nos maîtres de  
charbonnages, se basant sur ce qui se  
passait en Belgique, prétendaient atten-  
dre le mouvement de ce pays, mais au-  
jourd'hui la concurrence la plus redou-  
table est celle de l'Angleterre, dont les  
produits accumulés depuis six mois  
cherchent les acheteurs à tout prix.

Aussi, si nous en croyons certaines  
rumeurs, les plus récalcitrants parmi  
les charbonnages seraient bientôt isolés  
et l'on devrait s'attendre à une nouvelle  
baisse de 1 franc sur les tout-venant de  
bonne composition.

Un industriel du Nord vient de traiter  
un marché de 6,000 tonnes, tout-venant,  
à 16 francs.

Dourges vient d'annoncer un dividende  
de 300 francs par action.

Liévin continue à percer de nouveaux  
puits.

Impossible d'établir des prix officiels ;

jetant un dernier regard vers la tombe  
elle s'éloigna.

Effectivement la nuit était venue. Un  
tourbillon de vent accourait, secouant et  
faisant crier toutes choses au milieu des  
ténèbres. Quelques minutes encore et la  
pluie tombait.

XXII. — vision.

Sur le seuil de la maison d'Auselme,  
Mathurine attendait ses hôtes.

— Entrez vite ! leur dit-elle. S'attarder  
par un pareil temps !... Brrr ! quel  
froid glacial ! Mais c'est à nous figer  
jusqu'à la moelle !

Et vivement elle ferma derrière eux  
la porte de la rue.

Sans hésitation possible, la veuve de  
Jean Michaud se trouva donc comme  
transportée tout à coup dans cet inté-  
rieur maudit.

On s'en souvient, la boutique d'An-  
me occupait autrefois tout le rez-de-  
chaussée. Les marchandises ayant été  
vendues, c'était maintenant la chambre  
de la gardienne.

Dans un angle, on voyait, ou plutôt  
on devinait son lit ; un grand lit de  
campagne à Baldaquin. Les dispositions  
et la couleur des rideaux de serge attea-  
naient leur haute antiquité. L'armoire à  
linge et le buffet à vaisselle meublaient  
deux autres pans de la muraille, jadis  
blanchie à la chaux.

Quelques ustensiles de cuisine s'y  
trouvaient en outre accrochés. Aux  
poutres du plafond, bas et enfumé,  
pendaient des boîtes d'oignons, des  
grappes de haricots secs et autres pro-  
visions de bouche. Le rouet et le carreau  
à dentelles de la bonne femme étaient  
suprès de la fenêtre. Vers le milieu de

la côte est de plus en plus fantaisiste et  
seulement accessible aux gros consom-  
mateurs.

On doit procéder bientôt à la recon-  
struction du pont-levis dit de la Meuse,  
avec passerelle pour piétons, sur la  
Lys, à Estaires. L'adjudication des  
travaux, évalués à 55,000 francs, aura  
lieu à la préfecture avant la fin du  
mois.

Les canotiers du Sport nautique de  
Lille se trouvent en butte depuis quelque  
temps à des actes d'une brutalité sau-  
rage au sujet desquels nous croyons  
savoir qu'une plainte doit être incessam-  
ment adressée au parquet. Voici les  
faits les plus graves parmi ceux que  
l'on se propose d'y signaler.

Il y a deux mois environ, dit l'Echo  
du Nord, la Toquade, une embarcation  
du Sport nautique, connue par sa tra-  
versée récente de Lille à Paris, opérait  
avec deux autres embarcations de la  
même Société une excursion sur la  
Deûle. Du haut du pont d'Haubourdin,  
des écoliers regardaient venir les équi-  
pes ; la Toquade s'engageait à peine  
sous le tablier du pont, qu'un pavé  
pesant, lancé avec violence, perçait à  
jour la fragile embarcation, et faisait  
sombler ses rameurs. Le courant était  
considérable, l'eau glacée ; néanmoins,  
nos canotiers purent regagner la rive,  
et la Toquade fut repêchée avec une  
avarie de deux cents francs environ, par  
les équipes qui la suivaient.

Le Sport nautique, malgré la gravité  
du fait, ne jugea pas à propos de porter  
plainte en raison du jeune âge des cou-  
pables ; plusieurs avanties sans grande  
importance, mais tout aussi inexplicables,  
lui furent encore infligées ça et là  
de la part de certains riverains de la  
Deûle ; mais un nouveau fait s'est pro-  
duit hier à la Planche-à-Quesnoy, qui  
a comblé la mesure et déterminera sans  
doute l'intervention de la justice.

Le Duc de Matapa, embarcation dont  
l'équipe, composée de cinq hommes, se  
prépare aux régates des prochaines  
Fêtes de Lille, avait fait hier dimanche  
une course d'entraînement. Elle revenait  
vers Lille, lorsqu'au passage du  
pont-tournant de la Planche-à-Quesnoy  
une brique jetée avec force frola les vé-  
tements d'un des canotiers et fit dans le  
canot un trou béant par où l'eau s'en-  
gouffra en bouillonnant. Le volume  
assez considérable de l'embarcation,  
que l'eau mit quelques secondes à rem-  
plir, permit aux canotiers de regagner  
la rive et de rentrer, par l'avant, le canot  
sur le pont d'être submergé ; mais cette  
fois encore, c'est par un véritable has-  
ard qu'ils échappèrent aux dangers  
d'une baignade aussi inattendue, et des  
projectiles qui leur avaient été lancés.

L'avarie de l'embarcation peut s'éval-  
uer de 3 à 400 francs, indépendamment  
des modifications fâcheuses que la répa-  
ration peut exercer dans les conditions  
de légèreté et de vitesse.

Ce sont des gamins de douze à quinze  
ans qui se sont rendus coupables de ce  
dernier méfait.

Le fameux Orchestre de Dames, de  
Vienne, dont les journaux de la capitale  
se sont tant occupés, visite actuellement  
notre département, sous la direction de  
Mme Schieper. Après s'être arrêtée la  
semaine dernière à Douai, où le succès  
obtenu par ses concerts lui a fait don-  
ner au théâtre de la ville quatre soirées  
consécutives, cet orchestre vient de se  
rendre à Valenciennes et l'on annonce

qu'il s'installait, son assiette en main, sur la  
Pierre de l'âtre. Nos paysannes, même  
en tête-à-tête avec un mari, se mettent  
rarement à table.

Il y eut un grand silence. On enten-  
dait au dehors tomber la pluie, siffler le  
vent.

Une rafale plus forte ébranla la ma-  
sure, Madeleine avait frissonné. Ses  
mains tremblaient.

— Mais qu'avez-vous donc ? fit Ma-  
thurine avec sollicitude. Est-ce ma  
cuisine qui ne vous va point ? Est-ce  
la location du chalet qui vous cause  
souci ? Je comprends ; mais faut se  
faire une raison... Celui qui l'occupe  
est un homme bien convenable, allez !

... Le nouveau perceur... Et le  
bail, qui n'est que d'un an, vous réserve  
la grande chambre d'en haut, où j'ai  
rangé moi-même toutes les choses, à  
quoi vous pouviez tenir... Rien ne  
s'abîmera... N'ayez crainte !... Ah !  
ah ! voilà Petit Pierre qui guigne le frirot  
Oa va l'en donner, mon gars !

Elle garnit de nouveau l'assiette de  
l'enfant, puis approcha le plat de sa  
mère. Mais vainement celle-ci s'efforça  
d'y toucher. Son malaise devenait de  
plus en plus apparent. Ses dents cla-  
quaient.

— Là, je m'en doutais. Vous aurez  
pris froid, reprit la bonne hôtesse.  
Buvez donc un verre de vin. Je vous  
ai fait du bon café. Mais ce n'est que  
le sommeil qui vous remettra tout à  
fait. Il y a des draps blancs aux deux  
lits. Vous avez le choix ; ou celui-ci,  
qui est le mien, ou bien là-haut, dans  
la chambre de feu mon maître.

( suite )

pour jeudi prochain son arrivée à Lille.  
Dès le soir même, il y aura concert au  
Grand-Théâtre.

Le Propagateur et le Courrier popu-  
laire racontent ce qui suit :

Un fait atroce s'est produit hier à la  
sortie de la porte de Béthune. Vers 7  
heures du soir, quelques petites filles  
aperçurent une femme qui, à trois re-  
prises, jeta dans une mare d'eau un  
petit enfant d'environ un an qu'elle  
portait dans ses bras et dont elle était  
la mère. Les petites filles épouvantées,  
s'approchèrent de cette femme barbare,  
demandant grâce pour le petit enfant.  
Leurs supplications étaient inutiles et  
elle allait achever la pauvre créature  
quand par un bonheur providentiel,  
survint M. Thiriez, fileur, dont l'éta-  
blissement est situé à peu de distance  
où se passait cette scène horrible.

Cet honorable citoyen saisit l'enfant,  
envoya chercher la police, qui ne tarda  
pas à arriver. Elle emmena cette mal-  
heureuse ; mais M. Thiriez ne voulut pas  
abandonner son précieux fardeau. Il  
emporta l'enfant chez lui et lui fit don-  
ner tous les soins que réclamait son état.  
Nous apprenons ce matin que le pauvre  
petit va bien. Il porte des contusions  
sur les différentes parties du corps, mais  
elles ne paraissent pas graves.

Cette femme était-elle ivre ? était-elle  
folle ? C'est ce qu'on ignore encore.

Une singulière affaire s'est déroulée  
hier devant le tribunal correctionnel de  
Lille.

Une très-jolie fille, J. Foema, âgée  
de 18 ans, a été arrêtée à Armentières  
dans une baraque, où on l'exhibait comme  
« la plus belle femme du monde » ; elle  
était prévenue de contravention à un  
arrêt d'expulsion. Elle protesta en  
disant que c'est une femme qui lui a  
volé ses papiers dans un logement de  
Roubaix, et que cette femme, ainsi  
munie de ses papiers, s'est fait con-  
damner pour vol sous son nom, puis a  
été expulsée.

En voyant apparaître cette prétendue  
femme colosse, qui n'a rien du tout  
d'herculéen, M. le président ne peut  
s'empêcher de s'écrier : « Mais c'est une  
enfant ! » Le public, comme M. le pré-  
sident, qui s'attendait à voir le colosse,  
éclata de rire.

Pour sauver les apparences, on atta-  
chait de faux bras, de fausses jambes,  
un faux corps, etc., puis on l'exhibait.  
Le public n'y voyait que du feu, et la  
police elle-même n'y voyait pas davan-  
tage, puisqu'elle pensait avoir dans  
Armentières un véritable phénomène.

La femme Foema explique si claire-  
ment au tribunal le quiproquo dont  
elle a été victime, que M. le président  
ordonne aussitôt sa mise en liberté.

Parmi les autres affaires appelées  
dans cette audience nous relevons  
celle-ci :

Une jeune fille, coquettement mise,  
Catherine Lefebvre, de Roubaix, trou-  
vait dans l'escroquerie le moyen de  
donner satisfaction à ses goûts de toi-  
lette. Plusieurs marchands viennent  
exposer les manœuvres de Cathé-  
rine, qui est condamnée à un an de  
prison.

Viennent ensuite une demi-douzaine  
d'affaires de fraude dont les auteurs  
sont condamnés de six jours à un mois  
de prison.

Plusieurs parents qui ont encouragé  
leurs enfants dans cette triste industrie  
ou qui ne les ont pas empêchés de se